

CHAPITRE I

La nuit n'était pas terminée en ce mois de décembre et ils arrivaient seuls ou en petits groupes de quatre ou cinq pour prendre leur service après s'être réchauffés autour du vieux poêle à bois du café de la place. Un café, souvent deux et un coup de gnole pour se nettoyer le gosier avant d'aller mettre en marche les machines de la scierie et de l'usine de meubles attenante. La neige qui recouvrait les jardins et les trottoirs crissait sous les pas mal assurés des compagnons menuisiers.

Le café de la place, Café des Trois Chênes, haut lieu des échanges locaux et des réunions du week-end, avait été repris par Honoré Saint-Renan et sa femme Mariette cinq ans auparavant. Le bistrot avait appartenu à la famille Rougemont depuis plusieurs générations mais Eugène Rougemont, le dernier du nom, vieux célibataire sans descendance avait raccroché le tablier à l'aube de ses soixante-quinze printemps. Il avait longtemps cherché un repreneur mais qui allait bien vouloir accepter de

s'installer dans un bourg de moyenne montagne et, qui plus est, dans un village de passage où l'on ne s'arrêtait que pour faire quelques courses ? L'hiver c'était le passage obligé des citadins qui montaient vers la neige des stations de Font-Romeu ou des Angles en remontant la vallée de l'Aude en direction du nord et l'été, celui des touristes se dirigeant vers l'Espagne par Bourg-Madame et Puigcerdà. Certainement pas un couple de jeunes, le village n'ayant plus d'école depuis plusieurs années, pas non plus un couple, dont le café deviendrait la seule ressource.

C'est un couple de retraités qui s'était présenté un beau matin dans le bureau de Serge Broqua, le Maire d'Olette pour voir si, à côté de l'activité, ils pouvaient trouver un logement. La maison était grande et un appartement était réservé à ceux qui reprendraient l'affaire. La Cerdagne les avait toujours attirés et ils avaient décidé d'y passer leurs vieux jours.

Honoré ouvrait les portes de son établissement et décrochait les volets rouges en bois qui occultaient les fenêtres du café à 6h.00, tous les matins, il balayait la neige accumulée devant sa porte et l'été, il sortait les tables rondes et les fauteuils sur la place. Il passait un coup sur le zinc et garnissait le poêle qui ronronnait en répandant une douce chaleur une heure avant que la première équipe n'em-

bauche à la scierie et le comptoir se garnissait aussitôt d'habitues venus là pour évacuer les derniers stigmates d'une nuit trop courte devant un petit noir fumant et une goutte. Le percolateur était sous pression depuis une demi-heure, les tasses sagement alignées sur le zinc et Serge Marty, le boulanger voisin, avait cuit ses croissants depuis déjà un moment, ces derniers emplissaient l'atmosphère d'une odeur agréable dans la panier qui leur était dévolue sur le comptoir.

A l'étage, il louait également des chambres pour les voyageurs de passage, souvent des commerciaux qui connaissaient bien l'adresse et n'hésitaient pas à faire un détour pour profiter de la cuisine de Mariette. La faconde et la corpulence à « la Raimu » d'Honoré en avaient fait un personnage incontournable de la vie du village.

Chacun donc, encore dans un demi-sommeil, rejoignait dès 7 h 00, l'usine, l'odeur chaude du bois et des copeaux avec celle de la goutte, aurait vite fait de les réveiller. Une cinquantaine de personnes travaillaient à la fabrique, une entreprise plus que centenaire qui occupait de grands terrains dans la vallée et donnait de quoi vivre à près de six familles sur dix dans le village et les hameaux isolés sur les contreforts montagneux du pays. Il y avait peu de travail, en effet, dans le massif, en dehors de l'élevage et des plantations d'arbres et peu de mou-

vements, hormis les quelques touristes s'aventurant hors de chemins battus pour une randonnée ou s'arrêtant pour goûter les recettes de Mariette.

Après avoir franchi la grande porte coulissante permettant d'accéder aux ateliers sous le regard affuté d'Aurélien Estève, gardien patenté et expert pour dénicher les retardataires finissant leur café et leur cigarette dans les vestiaires, les compagnons se dirigeaient vers leurs machines. Le bruit des courroies et des moteurs entraînant les scies et les raboteuses allait bientôt emplir l'espace.

– Bien fait d'être à l'heure aujourd'hui, remarqua Robert Bourdil, le responsable syndical de la fabrique, à l'adresse des ouvriers qui continuaient à arriver, le patron est déjà là et le pointeau va faire du zèle !

La porte vitrée de l'antichambre de son bureau qui dominait l'atelier était en effet éclairée. Les bureaux administratifs, le salon de réception des commerciaux et le bureau d'Hubert De Stéfani occupaient l'étage en mezzanine dominant les ateliers. On y accédait par deux escaliers, l'un extérieur au bâtiment et le second directement dans l'atelier. Un escalier métallique qui permettait aux employés d'accéder directement aux bureaux et à la salle de réunion.

Comme chaque jour, à 9 h 15 très précises Gauthier Morant arriva en pressant le pas, c'était

un sportif qui ne serait pas venu à l'usine sans avoir fait un jogging de 45 minutes dans les chemins de montagne, être repassé chez lui pour prendre une douche, un café bien fort et embrassé sa femme, Emilie, la fille du grand patron. Ils s'étaient rencontrés quelques années plus tôt au cours d'un cocktail où il accompagnait un ami journaliste, Jean-Marc Boulaire, pour la présentation, dans les ateliers de la menuiserie, d'une nouvelle gamme de meubles.

Morant salua quelques employés qu'il rencontra dans l'allée centrale de l'atelier et monta, quatre-à-quatre, l'escalier métallique. Il en ressortit presque aussitôt, blême et tremblant :

– Appelez les secours, cria-t-il, du haut de l'escalier, il est arrivé un malheur au patron !

Plusieurs ouvriers se précipitèrent sur les téléphones et montèrent dans les services administratifs, Hubert de Stéfani était assis dans son fauteuil, la tête sur son bureau, une cordelette autour du cou, il était mort, probablement étranglé. A côté de lui, le coffre était ouvert et vidé de son contenu. Seuls, quelques dossiers étaient éparpillés sur le tapis, entre le coffre et le bureau. Le téléphone était décroché, le combiné pendait au bout de son fil. Le bureau, en désordre, était recouvert de dossiers et de courriers parmi lesquels traînaient quelques liasses de billets neufs, probablement sorties du coffre et destinées aux ouvriers en cette fin d'année.

Le patron avait l'habitude de distribuer les étrennes lors d'un apéritif servi dans le hall de l'usine avant que celle-ci ne ferme pour la semaine de Noël et il avait l'habitude de procéder à l'ancienne, chacun avait sa petite enveloppe et se gardait bien de l'ouvrir devant les collègues, on ne sait jamais !

Robert Bourdil fit sortir tout le monde, pas la peine de polluer la scène de crime avec des empreintes supplémentaires pour lesquelles il faudrait par la suite donner des explications.